

Walter d'Avenel leva sa claymore :

—Hurrah ! pour l'Écosse ! hurrah ! pour Marie Stuart ! clama-t-il. Toutes les épées jaillirent du fourreaux, toutes les armes s'agitèrent, frémirent.

—Hurrah ! pour l'Écosse ! Hurrah ! pour Avenel et pour Stuart ! répondirent plus de mille voix.

C'était un beau et réconfortant spectacle.

Sur la tour à demi relevée, les drapeaux d'Avenel et de la reine Marie flottaient !

Au bas des remparts, l'immense foule armée clamait l'enthousiasme et l'amour du combat.

Et le soleil, sans couchant dans sa magnificence, donnait à cette scène un caractère de grandeur et de beauté guerrière que la plume peut évoquer mais non dépeindre.

A ce moment, un cavalier que l'on avait aperçu au lointain quelques instants auparavant apparut à l'extrémité du camp, agitant sa toque.

Son cheval écumant vint s'arrêter devant le chevalier d'Avenel.

—Wilfrid ! s'écria ce dernier en reconnaissant un des deux messagers qu'il avait expédiés à Marie d'Avenel et à la reine, lors de son arrivée. Et ton compagnon ?...

—Il me suit à distance, seigneur.

En prononçant ces mots, il tendit à son maître un large pli scellé aux armes royales d'Écosse.

Walter se découvrit pour recevoir le message royal, puis rompit le cachet. Une double enveloppe sortit de la première.

Il en regarda les suscriptions et sourit avec tendresse.

Ainsi qu'il s'y attendait en ne voyant qu'un seul message, Marie Stuart avait mis sous la protection de son sceau, et avec la sienne, la lettre de Marie d'Avenel.

Sur le point d'ouvrir la première, la missive dont il aurait voulu baiser l'écriture, il se contenta, et faisant passer le soldat avant l'amant, se retirant à l'écart, il commença par celle de la reine.

Son visage exprima la tension de ses facultés durant cette lecture qu'il recommença.

Il se livra ensuite à une méditation qu'il interrompit pour laisser son regard planer sur ses soldats.

Et réclamant l'attention d'un geste :

—Guerriers des clans d'Avenel, de Melrose et des clans voisins, lança-t-il d'une voix forte, c'est un message de notre souveraine, de la reine Marie Stuart. Elle me parle de ses fidèles highlanders, c'est-à-dire de vous. La reine vous connaît, elle vous attend. La guerre appelle le guerrier : nous partons demain !

—Demain ! demain ! Hurrah pour la reine ! hurrah pour d'Avenel ! répétèrent mille et mille voix.

Walter fit un geste d'adieu et de confiance à ses fidèles dans les yeux desquels éclataient l'enthousiasme et l'impatience du combat.

Et il disparut dans la tour afin de lire, dans la retraite et le recueillement, l'autre lettre, celle qui faisait trembler sa main d'émotion contenue, celle sur laquelle il avait reconnu l'écriture aimée de Marie d'Avenel, son épouse, son amante, la reine de son cœur !

### XXXIX — AU PAYS DE BRETAGNE

Walter d'Avenel n'avait pas voulu se remettre en route, repartir à la tête de ses troupes sans aller donner encore un douloureux adieu à l'endroit où il croyait que son fils avait péri.

Son fils, son Julien regretté !...

Pauvre père !

Combien étaient criminels ceux qui l'abusaient d'une façon aussi cruelle !

Pauvre enfant qui tends tes bras dans le vide vers une famille au sein de laquelle ton souvenir est resté si vivace, si endolori !

Que te font les ombrages du château de Kervion ?

Certes, l'abri momentané qu'y a rencontré ton enfance malheureuse est pour toi semblable à la renaissance du soleil après les nuits implacables d'orage.

Non loin du manoir, la mer puissante des côtes de Bretagne roule ses volutes qui passent du vert brisé de l'émeraude au saphir assombri des cieux orientaux.

Mais cette mer n'est point celle qui baigne les rivages de ta patrie.

Et dans ta patrie elle-même, toi qui te crois voué à l'éternelle souffrance, tu ne connaîtrais pas cette espèce de patrie plus étroite, pareille à un tabernacle, à un refuge sacré : la douce famille !

Julien continuait en effet à habiter le château de Kervion où le vicomte, après son voyage infructueux à Londres, était enfin revenu s'enfermer.

Henri de Mercourt de Kervion, on s'en souvient, avait brusque-

ment reçu de la reine Elizabeth sa réponse au message du roi de France et de Catherine de Médicis.

Se trouvant ainsi obligé de cesser ses recherches pour retrouver Ellen Mercy, le gentilhomme français, le commandant du *Saint-Michel*, avait dû remettre à la voile et se diriger vers les côtes de France.

Un double regret le pénétrait...

Il était contraint de quitter l'Angleterre sans avoir découvert celle qu'il avait espéré y revoir, et on lui refusait la consolation d'aller se battre en Écosse et trouver, dans les dangers, un dérivatif à ses chagrins.

Catherine de Médicis, presque aussi jalouse de Marie Stuart qu'Elizabeth elle-même, avait obtenu, de son fils Charles IX, le désarmement du *Saint-Michel* dès le retour de la mission qu'il avait été chargé d'accomplir à Londres.

Il y avait bien assez, trouvait-elle, des quelques navires croisant sur les côtes d'Écosse pour laisser croire à la noblesse française que Charles IX n'abandonnait pas la veuve de son frère, qui s'en était allée avec tant de regrets de quitter "le plaisant pays de France."

Le vicomte de Mercourt, découragé, était donc reparti pour la Bretagne.

Il y avait retrouvé Julien et son compagnon, nouveau Christiano de Clinthill, Jœ, le terrible matelot du *Forward*.

Singulière destinée que celle de cet enfant, influence étrange émanée de sa faiblesse et attachant à lui, d'une affection aveugle, des colosses comme Jœ et l'ancien capitaine d'armes du chevalier d'Avenel !

Henri de Mercourt fut frappé du changement qui s'était opéré, durant son absence, chez "le petit mousse."

La distinction naturelle, l'élégance innée, qui s'étaient affirmées chez lui dans ce milieu breton, calme et reposant, étaient véritablement significatives.

—Oui, il y a certainement du sang noble dans cet enfant, se dit avec plus de force Henri de Mercourt en le revoyant.

—Eh bien ! monseigneur, êtes-vous content de notre pupille ? lui demanda, avec un contentement visible, maître Jean Dacier, son intendant.

Le digne vieillard était bien l'opposé du fourbe Stewart Bolton, l'ancien et abject intendant de la maison d'Avenel.

Le service du seigneur de Kervion était sa joie.

Jean Dacier avait du reste mis à profit l'absence de son maître pour développer, dans la mesure de ses moyens, les qualités natives de Julien.

Et celui-ci promettait déjà de devenir un cavalier ou un marin brillant.

Sa santé était presque entièrement rétablie, et une invincible mélancolie, résultant de l'incertitude de sa naissance et mettant, dans son regard, sa teinte affligée, affluait encore sa personne.

—Mon enfant, dit alors le vicomte à son jeune protégé, voici, effacées, les traces des traitements barbares que t'avait fait subir cette tête féroce d'Harrys. As-tu l'intention de reprendre la mer ?

Julien crut qu'on lui demandait s'il voulait servir de nouveau sur un autre navire comme mousse, c'est-à-dire chair à souffrances au gré des matelots.

Et un resserrement apuré de ses épaules indiqua tout le reflux des souvenirs, des tourments passés, soudain jaillit à son esprit.

D'une voix basse et sourde il répondit que non, ayant déjà pour qu'après ce refus son bienfaiteur ne se lassât de le garder.

Mais s'il aimait la mer pour elle-même, pour sa grandeur puissante, pour la magie de ses transformations, il avait trop souffert à bord du *Forward*, et la terreur le reprénaît à la pensée de s'enfermer entre quelques planches, à la merci d'êtres brutaux et cruels.

Jœ, sans doute, l'aurait accompagné.

Mais que pourrait la protection d'un homme même aussi redoutable que l'ancien matelot, contre la méchanceté de tout un équipage ?

Il préférerait une vie misérable, hasardeuse, à un tel recommencement.

Contre son attente, Henri de Mercourt, loin de paraître offensé de sa réponse, montra plutôt du contentement.

Il venait de penser :

—Les paroles même sont une justification, c'est qu'il n'est pas fait pour l'existence à laquelle on l'avait condamné.

Et s'adressant à l'enfant :

—Eh bien ! soit, Julien, qu'il en soit comme tu le désires. Aussi bien, la mer exige des membres de fer et des âmes bronzées, ou désespérées. Et ce n'est pas tout à fait ton cas.

Il lui prit les mains, lui dont les longues et périlleuses courses sur l'Océan n'avaient ni bronzé, ni guéri l'âme de la désespérance qui la rongait.

—Comme on ne peut demeurer sans occupation ni sans but dans la vie, Martial Dacier, mon courageur et fidèle écuyer, le fils de maître Jean, si bon, si paternel à ton égard, t'instruira dans le